con de benzine ayant été renversé. Les flammes se sont propagées avec une rapidité effroyable ; on les apercevait de la place Napoléon.

Les logements de la caserne ont été évacués et l'alerte a été donnée. Tous les détachements des casernes voisines, les marins du 1er dépôt, les pompiers de la marine et de la ville sont accourus et ont attaqué le foyer, où les toits se sont effondrés. Les clameurs se mêlaient aux explosions des cartouches que renfermait l'armurerie et bientôt les magasins d'habillement contigus étaient en feu.

On parvenait enfin, en présence du vice-amiral Bellue et de toutes les autorités civiles et militaires, à se rendre maître du feu. Les dégâts sont très importants et on croit que le feu est dû à l'imprudence d'un fumeur.

DANS LA RÉGION

A VALENCIENNES

La F. N. des Employés attendait M. Maujan

IL NE VINT PAS. — LE MEETING SYNDICAL ET LA FÊTE OFFICIELLE

La journée de dimanche, à Valenciennes, a été remplie par des manifestations en l'honneur de l'intéressante et souvent trop déshéritée corporation des employés de commerce.

LE MEETING SYNDICAL

Le Parti Socialiste et les syndicats de la région avaient, pour faire pendant à la fête de la « Fédération Nationale », organisé un meeting, qui a été couronné d'un vif succès.

Près de 500 auditeurs se pressaient en effet au salon Bartolotti, rue du Quesnoy, quand, à 4 heures et demie, le bureau fut formé par le citoyen G. Délépaut, trésorier de la section du Parti.

A côté des socialistes et des travailleurs organisés de la typographie, de la métallurgie, de la mine, du bâtiment, employés, se trouvaient de nombreux fonctionnaires, agents des postes, des douanes, des contributions, de l'enseignement, etc., et aussi de nombreux élus de l'arrondissement.

Le citoyen DURRE, député, ancien employé de commerce, présidait, avec les citoyens Louis Louis, Delhaye, et divers délégués de l'Union des Syndicats.

Durre ouvre la séance en présentant les orateurs délégués : Cleuet, d'Amiens, de la Fédération des Syndicats d'Employés, secrétaire-général de la Bourse du Travail, et Renaudel, du Conseil national du Parti. Il remercie les camarades présents d'être venus en si grand nombre assurer la réussite de cette manifestation ouvrière.

Discours de Cleuet

CLEUET, en un exposé très documenté, expose les revendications essentielles des employés. Il montre le sort de la loi sur le repos hebdomaire, que les organisations patronales, et mixtes, les parlementaires bourgeois, veulent annihiler, que déjà le petit jeu des dérogations a, en maint endroit, déformée.

La juridiction prudhommale, la limitation des heures de travail, restent sur le chantier.

Les employés, solidaires des autres travailleurs salariés et exploités comme eux, ne peuvent défendre efficacement leurs droits qu'en s'organisant sur le terrain de classe, le terrain syndical.

RENAUDEL analyse ensuite l'œuvre législative et montre comment le Sénat, ce palais de la « Belle au Bois Dormant » s'efforce à laisser somnoler les réformes votées à grand peine par la Chambre, grâce aux efforts tenaces des socialistes.

Le citoyen MELIN, député, déclare qu'il ne veut que souligner les paroles de Renaudel.

On lui rendra, dit-il, ce témoignage qu'il a toujours dit aux prolétaires qu'il ne suffisait pas d'avoir de temps en temps une lueur d'intelligence en votant pour des socialistes, pour faire la Révolution.

Il conclut que quelles que soient les tendances, il n'y a qu'une conception socialiste un but commun, auquel on ne parviendra que par une triple action politique, économique, coopérative.

Tous les orateurs ont été, par l'auditoire, les plus sympathiques, acclamés.

C'est à l'unanimité que l'ordre du jour suivant est voté :

« Les employés de commerce de Valenciennes, après avoir entendu les magnifiques exposés de la doctrine syndicale faits par les citoyens Cleuet et Renaudel, s'engagent à faire une propagande intense pour le développement de la section Valenciennoise du Syndicat des Employés.

» Ils se déclarent en communion d'idée avec leurs élus socialistes et tous les syndicats d'ouvriers pour l'union complète de tous ceux qui travaillent et qui désirent aboutir à l'émancipation totale des travailleurs. »

Ajoutons que le citoyen Selle, en conférence à Avesnes-le-Sec, s'était excusé en se disant de cœur avec les employés pour la défense de leurs revendications.

A l'issue de cette superbe manifestation, le citoyen Louis Louis a recueilli plus de cinquante adhésions de la Section Syndicale des Employés, dont la prospérité est assurée.

LA FÊTE OFFICIELLE

D'autre part, la fête officielle de la « Fédération Nationale » avait commencé le matin, par une réception à la gare de l'Harmonie Parisienne et des délégués divers, des organisations invitées.

La municipalité s'était dépensée en décoration extérieure : mâts, drapeaux.

Un service d'ordre considérable, gendarmes, police urbaine et autre, était dirigé par MM. les Commissaires et M. le capitaine Leseurre.

M. Maujan, attendu, était remplacé par son chef de cabinet, M. Lelier, accompagné de MM. Mauss et des sénateurs Girard, Lecomte, Hayez et Trystram.

Sur le passage du cortège, quelques manifestations hostiles se produisirent.

Après une réception à l'Hôtel-de-Ville, un banquet, présidé par M. Maxime Lecomte, fut servi aux Ecoles Académiques.

Deux cents convives y assistèrent.

Des toasts furent prononcés par MM. Mauss, Lelier, Benoit, sous-préfet, M. Lecomte, Hédoin.

A quatre heures, eut lieu à l'Hippodrome, un concert coupé par une conférence mutualiste de Me Hesse, et suivi d'un bal à grand orchestre.

A WATTRELOS

UNE GRAVE AFFAIRE DE MŒURS

Un père qui abusait de sa fille âgée de 11 ans, est arrêté

Depuis six ou sept mois, Mme Chalot, demeurant rue Royale, s'apercevait que son mari, Hubert, âgé de 47 ans, la délaissait complètement et semblait avoir reporté toute son affection sur une de ses fillettes, âgée de 11 ans.

Elle s'aperçut aussi que chaque fois que la fillette montait au grenier, le père ne tardait pas à l'y suivre.

Samedi, les ayant vu monter comme ils le faisaient chaque jour, elle les suivit et fut fixée. Le père indigne abusait de son enfant.

La fillette interrogée avoua que cela durait depuis sept mois.

La mère a porté plainte et un docteur chargé d'examiner l'enfant, constata qu'elle était défiorée.

Le père indigne a été arrêté et sera conduit à Lille aujourd'hui.

La manifestation de Wattrelos

LA CONFÉRENCE CACHIN

Nous avons promis de revenir sur la superbe manifestation socialiste du 1er Mai. Elle en vaut en effet la peine. Il y avait plus de 1500 personnes massées dans la grande salle de l'estaminet Briffaut, lorsque le citoyen Cachin prit la parole, remplaçant le vaillant député de Roubaix-Wattrelos que la maladie venait de terrasser.

« Il plie en ce moment, dit Cachin, sous le poids de toute une vie de lutte pour la classe ouvrière. Il est devenu vieux avant l'âge, celui qui a dressé la classe prolétarienne contre le capitalisme, mais du moins il a le réconfort de voir les résultats de son œuvre.

Puis le camarade Cachin parle de la banqueroute de la bourgeoisie et montre que ce ne sont plus seulement les ouvriers, mais les fonctionnaires, mais les paysans qui se révoltent contre le régime capitaliste.

Il y eut ces temps derniers une trentaine d'élections pour remplacer les députés élus sénateurs le 3 janvier. Huit sièges ont été conquis par la classe ouvrière. C'est non seulement Ragnon qui est élu par les ouvriers du textile de Lyon, c'est aussi Compère-Morel élu par les paysans du Gard, Mille fait député par ceux de l'Allier.

Ces succès, dit Cachin, témoignent éloquemment de la marche de nos idées.

Après avoir très spirituellement fait le procès de l'administrateur Motte, l'ex-député de Roubaix que les électeurs ne renverront jamais plus au Palais-Bourbon, Cachin cède la parole à Briffaut, qui donne lecture de l'ordre du jour suivant adopté à l'unanimité :

« Les citoyens de Wattrelos réunis salle Briffaut, après avoir entendu le camarade Cachin, délégué permanent du Parti Socialiste, font un appel aux ouvriers pour se grouper dans les syndicats et adhérer au Parti Socialiste. Font les vœux les plus sincères pour le rétablissement complet du citoyen Guesde et terminent en criant : Vive le Syndicat ! Vive la Révolution sociale !

A DUNKERQUE

HORRIBLE ACCIDENT DANS UNE BRASSERIE

La brasserie de M. de Quillac, située dans la basse-ville vient d'être le théâtre d'un affreux accident.

Un ouvrier Daniel Cortin, âgé de 29 ans, s'était couché pour faire sa sieste après son dîner au pied d'un tas de grains.

Pendant son sommeil qu'il avait dur, ses camarades ont descendu du malt par une trémie et le grain glissant du haut de la butte qui prenait de plus en plus d'ampleur a fini par ensevelir l'infortuné Cortin.

Un contre-maître de la brasserie qui passait de ce côté, aperçut une main crispée qui émergeait du tas de grain. Il appela ses camarades et ils dégagèrent aussitôt l'infortuné Cortin que le docteur Huyghes chercha par tous les moyens à faire revenir à la vie, mais tout fut inutile, la mort avait fait son œuvre.

Cortin qui était marié depuis six mois et qui habitait Petite-Synthe travaillait à la brasserie de Quillac depuis un an. C'était un bon travailleur estimé de ses patrons et aussi de ses camarades.

Le corps a été transporté à Petite-Synthe.

A ROUVROY-NOUMÉA

Premier Mai tragique

EXPLOITS D'ITALIENS IVRES. — COUPS DE COUTEAU ET COUPS DE REVOLVER. — CHASSE A L'HOMME. — DEUX ARRESTATIONS

Si, après une journée calme, la soirée du 1er mai fut fort troublée, à Rouvroy-Nouméa, la faute n'en fut certes point aux braves travailleurs de la cité, qui avaient manifesté tranquillement en chômant tous, ce jour-là.

Il fallut l'arrivée dans la cité d'une douzaine de transalpins dont les excentricités faillirent amener un véritable massacre.

LES TROUBLE-FÊTES

Ces sujets de Sa Majesté Victor-Emmanuel habitent ordinairement Leforest. Samedi, ils se mirent en route pour venir dîner chez une de leurs compatriotes, la dame Anglarès.

Le menu fut sans doute soigné, et les libations copieuses, car, dans l'après-midi, ils sortirent de chez leur hôtesse ivres comme des Polonais. Ils firent alors quelques cabarets et, vers sept heures et demie du soir, ils faisaient irruption à l'estaminet Debève Joseph.

Là, se trouvaient quelques camarades qui devisaient tranquillement en fumant leur pipe ou en jouant aux cartes, et l'entrée des italiens en goguette vint troubler leur quiétude, d'autant plus que les ivrognes prirent dès l'abord une attitude agressive.

A un moment donné, en manière de plaisanterie, un des consommateurs, M. Cuvelier Henri, dit à son garçon, qui entrait avec sa belle-sœur : « Tu viens me payer une chope, fainéant ! »

Aussitôt un des italiens prétendit que cette épithète s'adressait à lui et il se mit à injurier Cuvelier.

Cependant, l'incident s'apaisa ; mais l'instant d'après, un autre camarade, nommé Fougniez, s'étant mis à chanter, M. Alfred Hainaux réclama le silence. Et, comme les Italiens faisaient un potin d'enfer, il s'avança vers leur groupe.

Mal lui en prit, car l'un d'eux se précipita sur lui et le renversa d'un formidable coup de tête dans l'estomac.

LA BAGARRE. — COUPS DE FEU

Ce fut le signal d'une terrible bagarre.

Comme s'ils n'attendaient que ce geste, les italiens se levèrent comme un seul homme et empoignèrent les chaises et les chopes qui leur tombaient sous la main et se mirent à les jeter à travers le cabaret blessant et contusionnant les consommateurs.

Ceux-ci, un moment surpris, se rebiffèrent et ils finirent, non sans combat, à jeter dehors les douze italiens.

Mais à peine avaient-ils franchi la porte, que l'un d'eux, nommé Garbolino Etienne, 23 ans, se retourna, tira un revolver de sa poche, et fit feu dans le cabaret, sans atteindre personne, heureusement.

Au bruit de la détonation, tout le quartier fut en révolution. On s'enquit de ce qui se passait, et, en apprenant les exploits des italiens, qui, dans la bagarre, avaient gratifié d'un coup de poignard à la tête, M. J.-Bte Géva, 41 ans et de multiples coups de chaise, le cabaretier une véritable chasse à l'homme s'organisa.

LES FUYARDS TIRENT. — LA VENGEANCE DE LA FOULE

Par les rues de la cité, ce fut alors une course folle. Le gros de la troupe des italiens avaient pris le large, mais, deux d'entre eux, sans doute plus sâouls que les autres, étaient restés en arrière.

Serrés de près, ils se retournèrent, un revolver à la main, et firent feu sur leurs poursuivants. Mais leurs coups étaient mal dirigés, et ils n'atteignirent personne.

Par contre, cette pétarade augmenta la colère de la foule. Un courageux citoyen, Henri Duflot, se jeta sur un des fuyards et lui arracha son arme. Son compagnon jeta alors la sienne, mais il n'alla pas loin. Empoigné à son tour, il fut, comme son copain, passé à tabac. Les coups se mirent à pleuvoir sur eux, dru comme grêle, et si les gendarmes, qu'on avait prévenus, n'étaient arrivés au pas de course, les deux italiens étaient lynchés sur place.

Avec beaucoup de peine, et non sans recevoir eux-mêmes de nombreux horions, les gendarmes parvinrent à les arracher aux mains de ceux qui les tenaient, mais dans quel état, bon dieu ! La figure en marmelade, tuméfiés, contusionnés, à demi assommés, les italiens furent conduits à la gendarmerie et incarcérés.

Ils se nomment : Vevenza Dominico, 24 ans, et Garbolino Etienne, 23 ans.

Leur capture était bonne. Le premier n'est autre, en effet, que celui qui avait cherché dispute à Cuvelier, et l'autre est l'individu qui tira, comme on l'a vu plus haut, un coup de revolver à la porte de l'estaminet Debève.

Tous deux ont été transférés hier matin à Arras, et mis à la disposition de la justice.

DERNIÈRE HEURE

(Par Services Télégraphiques et Téléphoniques Spéciaux)

Les troubles de Méru

LES GRÉVISTES TIENNENT UN MEETING. — ON COUPE LES LIGNES TÉLÉGRAPHIQUES

Méru, 2 mai. — L'autorité militaire vient de faire installer un petit hôpital de fortune dans l'ancien presbytère de Méru.

Un incident s'est produit hier à Lormaison.

Un chasseur du 8e bataillon, en état d'ivresse, a bousculé un officier qui voulait le faire entrer dans un local disciplinaire. Mis aussitôt en état d'arrestation, il a été transféré à Amiens en prévention de conseil de guerre.

Cet incident peu important a été grossi de telle sorte qu'à midi on racontait que de nombreuses défections s'étaient produites dans la troupe. Mais comme d'ailleurs l'a déclaré l'autorité, c'est le seul incident qui se soit produit.

L'état moral de la troupe est aussi bon que possible.

M. Marchand président de la Chambre syndicale des boutonniers de nacre de l'Oise et maire d'Andeville a donné sa démission de maire. Le préfet a accepté cette démission.

M. Marchand a également donné sa démission de président de la Société de secours mutuels et de bienfaisance.

L'adjoint d'Andeville a également démissionné.

En prévision des troubles cet après-midi, le préfet de l'Oise était venu vers deux heures.

Les ouvriers ont tenu un meeting à Andeville. Divers orateurs y ont renouvelé les déclarations déjà faites.

A cinq heures, à l'issue de ce meeting, les ouvriers, au nombre de 2000, se sont formés en cortège et ont parcouru la localité en chantant l'Internationale et la Carmagnole. Devant les cantonnements des troupes, ils ont acclamé le 17e de ligne. A six heures la manifestation s'est disloquée.

Dans la matinée, des fils télégraphiques ont été coupés une fois de plus entre Saint-Crépin et Lormaison et Valdampierre-le-Mesnil.

Journée sanglante à Buenos-Ayres

COLISION ENTRE ANARCHISTES ET POLICIERS. — DOUZE MORTS. — UNE CENTAINE DE BLESSÉS.

Buenos-Ayres, 2 mai. — De nombreuses manifestations ont été organisées à l'occasion du 1er mai.

Un conflit s'est produit place Lorea entre les manifestants et les forces de police.

D'après les déclarations officielles, un groupe d'anarchistes a tiré des coups de feu et blessé cinq agents.

La police a riposté : il y a eu douze morts et une centaine de blessés.

De nombreuses arrestations ont été opérées.

Les promoteurs du conflit seraient les anarchistes Novelli, Mosa et Godoy.

Ce grave incident a provoqué une vive émotion dans tous les milieux. Cependant, la soirée a été calme. Tous les théâtres ont ouvert leurs portes. Des mesures sérieuses ont été prises pour éviter de nouveaux désordres. On craint, en effet, une agitation ouvrière. Plusieurs corporations ont décidé de provoquer la grève générale en signe de protestation.

Les socialistes qui avaient organisé une manifestation sur la place de la Constitution n'ont pas été mêlés aux incidents de la place Lorea. Dès qu'ils en eurent connaissance, ils organisèrent une manifestation et leur cortège se déroula avec des drapeaux voilés de crêpe.

LA GRÈVE GÉNÉRALE

Buenos-Ayres, 2 mai. — Le Parti socialiste et les fédérations ouvrières ont décidé la grève générale à partir de demain pour protester contre les évènements d'hier, exigeant la démission du chef de la police, réclamant l'ouverture d'une enquête et le châtiment des coupables.

Le Parti Socialiste relette sur la police la responsabilité des évènements.

LA SANTÉ DE M. CLÉMENCEAU

Paris, 2 mai. — L'état de santé de M. Clémenceau s'est amélioré.

Le Président du Conseil a passé une nuit satisfaisante et compte pouvoir demain reprendre la direction de ses services.

L'arrestation de M. Marck

M. TORTON EST AUSSI POURSUIVI. — LES PROPOS INCRIMINÉS

Rouen, 2 mai. — A la suite des deux meetings tenus hier à la Bourse du Travail à l'occasion du 1er mai, il a été procédé pendant la nuit, comme nous l'annonçons d'autre part, à l'arrestation du citoyen Charles Marck, trésorier de la C. G. T.

Au cours de l'interrogatoire que le citoyen Marck subit immédiatement au commissariat central, il fut établi que le citoyen Léon Torton, secrétaire général à la Bourse du Travail de Rouen, avait lui aussi, au cours des deux meetings, prononcé des paroles jugées injurieuses.

Marck fut consigné au commissariat central et son interrogatoire ne fut terminé que vers 7 heures du matin. Après quoi il fut écroué à la maison d'arrêt.

Quant à Torton, M. Boissel d'Ombreval, juge d'instruction, délivra contre lui un mandat d'amener, lequel fut sur-le-champ remis au service de la sûreté rouennaise.

Les inspecteurs de ce service se mirent de suite en campagne, mais ce fut en vain. En effet, Torton était parti dès le matin au Tréport où il devait faire une conférence en remplacement de Marck.

Marck et Torton seront poursuivis en vertu de l'art. 222 du Code pénal et les phrases constituant l'outrage qui leur est reproché sont les suivantes :

LES PHRASES INCRIMINÉES

« Parmi nous se trouvaient les représentants officiels de la Société Vermine, Fripouille Clémenceau et Cie .»

« 105 millions sont dépensés pour la valetaille policière et les brigades mobiles » dont nous trouvons des specimens dans » nos réunions. »

» Ce n'est pas pour demander que ce soit » fait ce soir, mais, si nous étions en Russie, les militants comme nous auraient » tôt fait de faire payer leur témérité à ces » souteneurs de la troisième République. »

La première phrase a été prononcée à la réunion de l'après-midi, par Marck. La seconde par Marck également au meeting du soir. Quant à la troisième, elle est due au citoyen Torton et s'adressait aux agents de la sûreté disséminés dans la salle.

Il est probable que Marck passera jeudi devant le Tribunal correctionnel.

En ce qui concerne Torton, cela dépendra naturellement de la date à laquelle il sera arrêté.

ARRESTATION DE TORTON

Rouen, 2 mai. — Le citoyen Léon Torton, secrétaire de la Bourse du Travail de Rouen vient d'être arrêté ce soir, à 11 heures 9, à la gare du Nord, au moment où il descendait du train venant du Tréport où, dans la journée, il avait été faire une conférence. Torton a été conduit immédiatement au commissariat central.

La Méningite cérébro-spinale

Nîmes, 2 mai. — Une épidémie de méningite cérébro-spinale sévit actuellement à Nîmes. Plusieurs cas ont été suivis de décès.

L'autorité militaire prend des précautions pour éviter que cette épidémie s'étende à la garnison.

L'Election de l'Hérault

Le siège de Benezech

Montpellier, 2 mai. — Voici les résultats de l'élection législative de la 2e circonscription.

Inscrits : 22,315. — Votants : 12,568.

Estier, radical-socialiste	4178 v.
Reboul, socialiste unifié	4022
Salducci, socialiste indépendant	2212
Ciguier, anti-ministériel	1053
Allart, anti-quinze mille	376

BALLOTTAGE

Il s'agissait de remplacer le citoyen Benezech élu au ballottage du 20 mai 1901 par 8,804 voix contre 8,523 à M. Gervais, clérical.

Au 1er tour les voix s'étaient réparties comme suit :

M. Gervais, clérical, 7,325 voix ; Benezech, socialiste unifié, 4,975 voix ; Houard, radical-socialiste, 2,500 voix ; Coulet, socialiste indépendant, 969 voix ; Valabrègue, socialiste indépendant, 921 voix.

L'agitation des P.T.T.

NOUVELLES POURSUITES. — LES CABLES N'ONT PAS ETE SABOTES

Paris, 2 mai. — Le Sous-Secrétariat des Postes nous adresse la communication suivante :

« En raison des discours très violents qu'ils ont prononcés, l'un à Dijon, l'autre à Saint-Etienne, MM. Jacqueson et Suchon, ouvriers monteurs des P. T. T. ont été suspendus de leurs fonctions et comparaîtront devant le Conseil de discipline. »

PAS DE SABOTAGE

Des recherches ont été poursuivies au cours de la journée au sujet des défauts qui s'étaient révélés dans la journée d'hier, vers 5 heures du soir sur cinq câbles téléphoniques. Trois de ces câbles sont réparés. Les autres le seront vraisemblablement dans la journée de demain.

Les constatations faites ne donnent pas lieu de penser que l'origine des défauts ait été intentionnelle. La simultanéité tout à fait anormale de ce grand nombre d'interruptions provient d'un barrage qui avait été établi dans l'égoût pour la chasse d'eau et qui avait déterminé une élévation exceptionnelle du niveau. Des fissures préexistantes dans les enveloppes des câbles ont été ainsi atteintes et ont permis l'introduction de l'eau dans les câbles et déterminé par suite leur mise hors de service.

LE CENTRAL EST CALME

La Préfecture de police continue à maintenir un service d'ordre sérieux autour du Central télégraphique. La sortie des employés et la relève de 6 heures se sont accomplies dans un calme absolu.

LES P. T .T. DE NEVERS

Nevers, 2 mai. — Une réunion des postiers a eu lieu cet après-midi. MM. Subra et Pauron, de Paris, Delinon et Garnier, président de la section de l'Association de Nevers, ont parlé sur la décision prise à l'égard des postiers et ont préconisé la grève, si elle était maintenue.

Dernières Nouvelles REGIONALES

A TOURCOING

Une maison cambriolée et incendiée

Hier après-midi, vers quatre heures et demie, M. Henri Duvillier, boucher, aux Halles et sa femme, quittaient leur domicile, 33, rue de Cambrai, pour faire une promenade.

Quelle ne fut pas leur surprise, à leur retour, à neuf heures et demie du soir, de trouver leur porte verrouillée à l'intérieur.

La porte portait la trace de pesées faites à l'aide d'un levier, la serrure était endommagée ; tout indiquait que des cambrioleurs peu soucieux de prendre leur repos dominical, étaient venu faire visite à leur domicile et même s'y trouvaient encore.

Sans perdre un instant, M. Duvillier traversa un terrain vague, contourna la maison, et essaya de pénétrer chez lui en franchissant un mur de clôture.

Les malandrins — ils étaient deux — qui avaient entendu du bruit, étaient justement en train de prendre la poudre d'escampette et M. Duvillier ne put les rejoindre. Il eut seulement le temps d'administrer un solide coup de canne à l'un d'eux.

Dans sa précipitation, un des cambrioleurs avait laissé tomber son chapeau. M. Duvillier le ramassa ; c'est un chapeau de feutre mou, portant la marque « Segard, Dourges ».

Pendant que M. et Mme Duvillier examinaient la maison et constataient les dégâts commis par les cambrioleurs, un voisin aperçut des flammes qui sortaient du toit.

Les pompiers, prévenus en hâte, eurent tôt fait d'éteindre le commencement d'incendie, qui venait de se déclarer dans le grenier, dans un tas de vieux chiffons.

On suppose que les chevaliers de la pince-monseigneur se sont servis d'allumettes pour s'éclairer dans leur visite domiciliaire et ont mis le feu à ces chiffons.

Tout le mobilier de la maison de M. Duvillier avait été bouleversé, la literie gisait pêle-mêle sur le plancher, les meubles avaient été fouillés de fond en comble, mais les voleurs n'ont, croit-on, rien emporté.

miséricorde, telles que les lui avait enseignées la religion du Christ.

Elle prit donc sur elle d'accorder la permission demandée, car son père était absent pour jusqu'au soir. Puis, après avoir admis Jeanne Breton à la table des ouvriers, sur la demande de Rosalie, et s'en être particulièrement occupée par compassion pour son âge, elle laissa partir les deux femmes, dès que sa servante eut accompli l'indispensable besogne journalière.

Il était environ quatre heures de l'après-midi ; Rosalie la Borgne et la mère Breton firent la route lentement, et la servante eut encore le temps de s'arrêter à Etampes, pour se rafraîchir, avant de se rendre à Château-Thierry.

Dans la ville, elle se montra chez deux ou trois fournisseurs, y bavarda quelque temps en ayant soin de parler de sa tante malade ; puis elle revint sur ses pas, et s'arrêta enfin dans le faubourg de la Nouvelle-France, chez le débitant de tabac logé près de l'avenue de la Gare.

Elle connaissait la femme depuis longtemps, car cette dernière avait été autrefois une amie d'enfance.

Comme elle s'y trouvait à l'heure du souper, elle dut accepter de prendre sa part du repas. Vers huit heures et demie seulement, elle se leva en annonçant bien haut qu'elle retournait à la ferme des Frênes.

En réalité, elle allait à la gare, où elle devait attendre Dufresne, et où il lui fallait entrer plus tôt qu'elle ne le voulait cependant, car le ciel, depuis une heure, s'était chargé de nuages orageux, et la pluie menaçait à chaque minute.

Bientôt l'obscurité devint opaque, enveloppa les êtres et les choses d'un voile épais et lourd ; un calme angoissant pesa subitement sur la nature, dans une sorte d'anéantissement, précurseur de la tempête.

Rosalie la Borgne, impressionnée, pour ainsi dire magnétiquement, comme tous les tempéraments nerveux que l'approche de l'orage électrise, frissonnait involontairement dans la gare, impatiente de voir arriver celui qu'elle attendait, et d'en finir.

Enfin le train fut signalé. Elle se leva tremblante, impressionnée sans savoir pourquoi, sortit de la gare, et se posta sur le trottoir qui borde les bâtiments.

Une trépidation sourde... le bruit métallique des rails, le halètement de la machine, dont le sifflement strident la fit sursauter, puis l'arrêt brusque, le choc des portières ouvertes et refermées.

Le train était en gare.

Elle regardait attentivement, de son œil unique, au rayon puissant, tous les voyageurs qui sortaient.

Enfin, elle vit paraître celui qu'elle attendait. Pour se faire reconnaître, il tenait de la main gauche un mouchoir blanc déployé.

Tout de suite, elle le reconnut.

C'était Dufresne, « le Fouinard », un peu vieilli, la démarche fatiguée, les épaules légèrement voûtées, mais toujours d'allure sournoise et quasi féline.

Et toujours aussi, son même regard aigu, presque cruel, glissant sous ses paupières un peu tombantes, dans son visage glabre et fané comme celui d'un vieux comédien, où la bouche pincée, presque sans lèvres, mettait comme un trait de méchanceté durement soulignée.

Lui aussi l'avait reconnue du premier coup d'œil.

Il vint à elle, rentra son mouchoir et sans préambule lui dit, l'accent paterne :

— Eh ! mais, je ne me trompe pas, c'est Rosalie, madame Julot. Je m'en doutais bien un peu...

Allons, la connaissance est tout de suite faite : vous me remettez, n'est-ce pas ?

— Oh ! très bien, fit-elle, craintive, et regardant, derrière Dufresne, le compagnon inconnu qui suivait docilement.

— Monsieur est avec vous ? demanda-t-elle.

— Oui, ma chère, monsieur est un jeune homme du meilleur monde, très intéressé lui-même à la question qui nous réunit tous deux aujourd'hui.

Puis, en présentant son compagnon :

— M. Jules Lévêque, rentier à Paris, orphelin pour le moment.

A ces mots, Monseigneur du Surin, car c'était lui, naturellement, fit une légère inclinaison de tête, mais sans desserrer les dents, le regard fixé sur la Borgne. Il semblait l'étudier déjà.

— Voyons, reprit Dufresne, où allons-nous aller pour causer à l'aise ?

— Mais, je ne sais trop, je ne vois point, répliqua la Borgne, gênée par la présence de Monseigneur du Surin, et d'ailleurs intimidée par les souvenirs qui, touchant le Fouinard, remontaient maintenant tumultueux en son esprit.

Pourtant, continua-t-elle, je ne crois pas tout à fait prudent de nous rendre dans un estaminet, nous y serions certainement vus ensemble.

Vous savez, en province, on est curieux, on écoute sans en avoir l'air. Nous pourrions être entendus par des gens du pays.

— C'est très juste, fit Dufresne, conciliant ; dans ce cas, il me semble que le meilleur serait d'aller sur la route un peu loin.

— Non, il y a mieux que ça, dit la Borgne après un court instant de réflexion. Suivez-moi, je vais d'abord vous conduire sur le bord de la Marne : après nous prendrons le chemin qui longe la rivière, en allant sur Blesmes.

Là, on sera sûr de ne rencontrer personne.

Et puis, comme ça, vous me reconduirez un peu, tout en allant, si toutefois vous ne craignez pas le mauvais temps.

— Entendu. Pourtant, je n'aime ni la pluie ni l'orage, mais puisqu'on ne peut pas faire autrement, allons-y !

Sur cet acquiescement, le Fouinard et Monseigneur du Surin, après l'échange d'un regard rapide et expressif, suivirent la servante qui s'engagea d'abord sur la grand'route, vers le passage à niveau du chemin de fer, puis descendit le talus sur sa gauche, et s'engagea bientôt enfin dans un sentier appelé les Filloures, qui mène directement au bord de la Marne.

Tous trois marchaient silencieux et pressés ; involontairement impressionnés par les roulements de la foudre qui commençait à gronder sourdement au loin, et par les larges éclairs qui zébraient à chaque moment l'horizon de lueurs aveuglantes.

Ce fut seulement quand ils se trouvèrent en face du village de Brasles, sur le chemin de halage absolument désert, bordé à droite par de vastes champs assombris et dénudés depuis la moisson, qu'ils s'arrêtèrent d'un tacite accord, prêts à parler enfin.

— Voyons, dit Dufresne le premier, nous voilà, je crois, dans un endroit bien tranquille, causons maintenant ?...

— Si vous voulez, approuva Rosalie.

— Vous m'avez écrit, il y a deux jours, pour me demander certains renseignements confidentiels, mais vous ne m'avez pas dit dans quel but vous désiriez les obtenir, ni pour le compte de qui vous me les demandiez ?

Or, avant de vous dire ce que je sais relativement à l'affaire en question, j'ai tenu, ma bonne Rosalie, à voir par moi-même de quoi il retournait exactement, je vais prendre la liberté de vous adresser quelques questions indispensables.

— Je verrai bien si je dois vous répondre, répliqua sèchement la Borgne, mise sur ses gardes instinctivement.

— Bien sûr, quoique, dès maintenant, vous soyez moralement engagée vis-à vis de moi, par le fait même de votre lettre précieusement conservée.

A ces derniers mots, un éclair s'alluma dans l'œil unique de la servante ; elle comprit qu'elle était tombée dans un piège, maladroitement tendu par elle-même.

— Où vous voulez en venir ? demanda-t-elle impatientée.

Pouvez-vous, oui ou non, me fixer sur les choses que je vous ai demandées ; ou vous payant, bien entendu ?...

Pour moi, v'là l'affaire.

— Pour vous, peut-être, mais pour moi, c'est autre chose.

Maintenant que nous sommes là, certains de ne pas être dérangés, je vous préviens charitablement que j'exige vos confidences.

— Quoi donc ? quelles confidences ?

— Je vous l'ai dit déjà : savoir pour le compte de qui vous travaillez, et dans quel but ?

J'ai un intérêt très grand à connaître ces choses-là, surtout en ce moment, et il serait parfaitement inutile de jouer au plus fin avec moi.

Vous devez vous souvenir de mon surnom ?

— Oui, le Fouinard, répliqua durement la Borgne, autrement dire le Sournois : je vous connais bien, allez ; je sais au juste ce que vous valez : pas grand'chose, quoi !

— Ce n'est pas aimable, mais raison de plus pour parler, c'est le meilleur moyen de nous entendre vite, d'autant plus que je n'ai pas de temps à perdre ; il est tard déjà.

D'abord, qu'est-ce que vous faites dans ce pays, où habitez-vous ?

— Ça, c'est mon affaire.

— Admettons-le pour un instant, car je le saurai, si j'y tiens absolument, fit Dufresne d'un accent indifférent en apparence.

Il continua plus durement, en fouillant de son regard aigu l'œil de la Borgne.

— Si vous avez songé, après vingt ans de silence, à me demander des renseignements sur l'enfant enlevé par Julot, c'est que naturellement vous ignorez ce qu'il est devenu. Or, maintenant, vous devez avoir un intérêt immédiat à le savoir.

Or, je veux, vous entendez bien, Rosalie, je veux connaître ceux qui vous chargent de cette affaire.

En un mot, et pour parler net, je veux que vous me disiez, très exactement, tout ce que vous avez pu apprendre sur la famille de l'enfant autrefois abandonné par le comte de Presles.

Vous voyez, je suis déjà renseigné ; j'ai tout un petit dossier, je désire le compléter grâce à vous.

Je veux aussi que vous m'appreniez, car vous devez le savoir, ce qu'est devenue la belle madame de Presles, et où elle réside ; si elle cherche son fils, ou si, au contraire, c'est le comte qui s'en préoccupe.

— C'est des choses que je ne veux pas, et que, du reste, je ne veux point vous dire, répliqua résolument la Borgne dont la colère et la défiance croissaient.

— Ah ! ah ! c'est un refus net ça.

Au moins la situation se précise ; mais il vous faudra parler tout de même, ma fille ; il est trop tard pour reculer.

— Jamais ! s'entêta la servante qui instinctivement sentait qu'en parlant elle allait se compromettre gravement, et se livrer à la merci du Fouinard.

(A suivre).

BAPTÊME DELESPAUL HAVEZ
Universellement le meilleur
DRAGÉES - CHOCOLATS
LILLE Rue Nationale, 89 LILLE